

chronique

Durant une semaine en février, Vidéo Les Beaux jours, la Safire et l'Université Marc Bloch ont invité le réalisateur Dušan Hanák. Le programme était riche : projections tous les soirs de films du réalisateur ou de ses élèves, journée d'études avec les étudiants du master et, pour clore le tout, une séance de l'invité à l'Agence culturelle d'Alsace.

Des trésors libérés ?

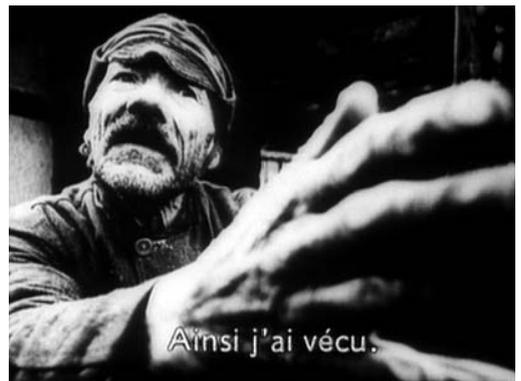
Je n'avais jamais entendu le nom de Dušan Hanák. Je lus dans le programme : « Réalisateur slovaque né en 1938 à Bratislava, Dušan Hanák a créé une œuvre remarquable mêlant documentaire, fiction et création photographique... » Puis j'appris que la majorité de ses films réalisés avant 1991 furent, selon ses propres mots, « mis au trésor », c'est-à-dire purement et simplement censurés et conservés dans un coffre... Cette censure m'a habitée durant les projections. Je cherchais une explication rationnelle avec cette vulgate en tête : l'ère soviétique censurait la divergence. En voyant les films de Dušan Hanák, je compris que le régime totalitaire ne supprime pas uniquement la divergence, pas seulement ce qui ne parle pas de lui *correctement*, mais qu'il supprime tout ce qui ne parle pas de lui.

Les films de Dušan Hanák sont le négatif de l'ère soviétique, son refoulé, à commencer par *Images du vieux monde* de 1973. Ce monde est celui de vieux slovaques des années 70 : un monde isolé de l'histoire politique que le dénuement, l'humanisme et la sagesse rendent paradoxalement intemporel. Une séquence bouleversante me reste. Un homme rampe à quatre pattes dans un enclos avec, derrière lui, un son assourdissant (Dušan Hanák expliquera qu'il s'agit de cris humains retravaillés). Tout ce qui l'entoure est adapté à la longueur de ses bras : la fermeture d'une cage de pigeons, celle d'une barrière de moutons. L'homme raconte qu'il a perdu l'usage de ses jambes, mais que seul, il a construit une maison entière : son regard est fixe, sa voix ferme, sa souffrance palpable derrière une volonté implacable. Difficile de ne pas y voir une superbe allégorie de ce que l'homme peut faire malgré un contexte épouvantable, une allégorie qui résonne avec son hors-champ : l'invasion soviétique de la Tchécoslovaquie qui a mis à genoux les résistants du printemps de Prague.

Old Shatterhand est venu nous voir, court métrage de 1967, campe une autre forme de résistance : l'insolence. Son titre est une référence au héros des romans de Karl May, un cow-boy frère de sang d'un Indien. Le générique du film est éloquent : un ouvrier dort sur une musique de western, puis une voiture de l'Ouest passe le rideau de fer pour se rendre à l'Est. Les cow-boys viennent donc voir les peaux-rouges. Outre le fait que la communication soit impossible dans les rues de Bratislava (personne ne parle anglais), les cow-boys rencontrent quelques obstacles à leur circulation : le cinéaste a placé au milieu d'un carrefour une pierre suffisamment volumineuse pour perturber le trafic. Toutes les voitures tchécoslovaques contournent l'obstacle, préférant monter sur le trottoir. Une voiture autrichienne arrive : le conducteur s'arrête, sort de son véhicule et déplace la pierre. Dušan Hanák commenta la scène en parlant de « *paresse typique de cette époque* »...

Dušan Hanák réalisa *Tête de papiers* après l'effondrement du régime. Le réalisateur voulait revenir sur le régime totalitaire qu'il avait subi toute sa vie. Le film fut coproduit avec des chaînes de l'Ouest. Au visionnage, elles lui demandèrent de couper un tiers du film – seize séquences exactement –, selon Dušan Hanák la partie la plus critique sur le communisme soviétique. Il en tomba malade et son médecin lui conseilla de ne plus réaliser de films, ce qu'il fit. Une explication rationnelle à ce nouveau « *mis au trésor* » ?

Julia Laurenceau



Images du vieux monde
de Dušan Hanák.